

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RECLAMES 50 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 "
TROIS MOIS 3 "

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince a conféré le grand cordon de l'ordre de Saint-Charles à Sa Majesté Christian IX, roi de Danemark.

Le Prince, par ordonnance en date du 2 de ce mois, a approuvé les rôles des contributions foncière, personnelle et mobilière pour l'année 1864.

Monaco, le 7 février 1864.

NOUVELLES LOCALES.

Depuis dimanche dernier, la maladie dont est atteinte S. A. S. Madame la Princesse Antoinette de Monaco a fait de rapides et inquiétants progrès.

Vendredi 5, la Princesse a voulu remplir ses devoirs religieux, et elle a reçu, dans les sentiments de la plus édifiante piété, le viatique et l'extrême-onction.

Sa Sainteté le Pape ayant appris la situation grave de la Princesse lui a fait immédiatement parvenir, par voie télégraphique, sa bénédiction apostolique.

Toute la ville est plongée dans la plus profonde affliction et chacun partage les émotions de la Famille souveraine.

M. le docteur Cruveilhier vient d'arriver de Paris.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco, pendant le mois de janvier 1864, est de 2,877.

S. A. R. le duc de Brabant a quitté Menton pour se rendre à Gênes et de là à Palerme.

La végétation se développe à Monaco avec une incroyable précocité.

Il y a quelques jours, nous annoncions que des arbres fruitiers étaient chargés de fleurs; aujourd'hui nous pouvons apprendre à nos lecteurs que la vigne, subissant à son tour l'heureuse influence du climat, offre un coup d'œil non moins surprenant. Une treille, située dans un jardin qui n'est pas des mieux cultivés, où la nature est obligée de suppléer aux engrais, possède déjà des feuilles d'une grandeur presque égale à la grandeur d'une feuille de lierre. Le nombre de feuilles que chaque rameau porte est si considérable, que malgré l'étonnement dont on est d'abord saisi en voyant ce phénomène, on finit par considérer la chose comme naturelle. Il n'est pas possible, en effet, que le hasard ou une

température de circonstance ait pu produire un fait aussi merveilleux. Les feuilles des arbres ou des plantes, devant leur développement à une élévation inaccoutumée de l'atmosphère, n'offrent pas une verdure aussi naturelle. Elles ont, comme les feuilles des plantes qui poussent dans des serres chaudes, une teinte maia di e dont l'aspect dénote une éclosion avant l'heure fixée par la nature.

Nous indiquons aux annonces l'heure du passage à la Turbie des voitures qui vont de Menton à Nice.

BULLETIN DU LITTORAL.

Les nouvelles que nous recevons de Nîmes et des autres parties du littoral ne nous annoncent aucun changement dans la situation des affaires; les cours sont les mêmes que la semaine dernière. La nullité des opérations en fait de vin est toujours le caractère dominant des marchés des centres vinicoles, et cela sur tous les points. On s'observe, on attend, on vit au jour le jour, renvoyant les approvisionnements ou les achats à une époque plus reculée. On cite, pourtant, quelques achats en belles quantités de vin pour Cette et Ezzières à 100, 105 et 115 fr. les 700 litres pris à la campagne.

Quant aux spiritueux, on espère que leur amoncellement n'est que momentané. Et nous sommes heureux de pouvoir annoncer que le commerce compte que, d'ici à peu de jours, les expéditions à l'intérieur et les exportations reprendront avec assez d'activité pour diminuer l'abondance du stock.

Les huiles, continue notre correspondant, sont sans demande. En cela il se trouve parfaitement d'accord avec le Commerce de Grasse que nous citons plus loin. Ce délaissement des huiles est dû, à ce qu'il paraît, à ce que l'on offre sur place les huiles de l'arrondissement de Lodève à des prix très inférieurs. Il est vrai de dire, pour justifier la différence des prix de l'huile de Lodève, que sa qualité ne saurait soutenir la comparaison avec les huiles auxquelles elle fait concurrence.

La région subalpine du Piémont a éprouvé, vers le milieu du mois de janvier dernier, un froid d'une intensité tout exceptionnelle. De degré en degré, raconte l'*Economia rurale*, le froid atteignit, le 13 à —15° centigrades; puis, d'un seul coup, le thermomètre se releva, le lendemain, à —7°, 15; mais, le 17, il redescendit jusqu'à la température sibérienne de —20°; le 18, à —20° 70; le 19, il marquait encore —20°; le jour suivant, il remonta à —17°, 50, et, depuis lors, le froid diminua graduellement.

Dans les journées des 18, 19 et 20, le Pô fut entièrement gelé d'une rive à l'autre, sauf une étroite solution de continuité autour de la chaussée des moulins, ainsi qu'entre le pont suspendu et la place Victor-Emmanuel. On ne connaît aucun autre exemple, pas plus dans le siècle dernier que dans celui-ci, d'une semblable congélation de ce fleuve.

Le froid s'est fait ressentir avec la même rigueur dans les plaines découvertes que le Pô arrose. La violence de la gelée a été telle qu'elle a fait fendre des arbres dans toute la longueur de leur tronc; il n'est que trop à craindre qu'un grand nombre de vignes n'aient péri. Les mûriers ont cruellement souffert. Dans les contrées abritées par la chaîne des Alpes ou ses ramifications, telles que Pignerol, Suse, Saluces, etc., la température n'a pas dépassé 9 à 10° degrés centigrades.

A Venise, le froid n'a pas été moins rigoureux que dans l'Italie subalpine. Toute la lagune est gelée; ce ne sont plus les gondoles qui y circulent, mais les piétons qui la traversent de pied ferme depuis Canaregio jusqu'à Mestre, et de Murano aux Fondamente Nuove. Des jeunes gens ont porté des tables et des chaises sur la glace, et s'y sont donné une collation. Jamais Venise n'a vu un froid pareil depuis 1788.

A. CHAMBERLAIN.

Sur notre place, dit le Commerce de Grasse, il n'y a pas le moindre mouvement à signaler; néanmoins, on peut constater que c'est uniquement le manque de demandes du dehors qui réagit sur notre marché.

Au premier ordre d'achat, tous les détenteurs mettraient leurs huiles sous triple clé et ils deviendraient inabordables, tandis qu'aujourd'hui, on pourrait avec précaution faire un coup de filet considérable à des prix très-avantageux, d'après nos appréciations.

Malgré le calme des affaires, les prix sont bien tenus dans le Nord et dans l'Est, et il n'y a que sur les places de production où le calme est le fait dominant du jour.

Les cours commerciaux pour les huiles comestibles sont les mêmes que ceux de la semaine dernière: mi-fines, 14 fr.; mangeables supérieures, 12 fr. 50; ordinaires, 9 fr. 50.

Les essences se raisonnent à 9 fr. avec vendeurs, le tout aux 8,100 gr.

Les olives deviennent rares, c'est Bargemont qui depuis quelques semaines alimente la plupart des usines. Les olives de cette contrée donnent des produits passables lorsqu'elles sont fabriquées fraîches. Les olives de Callas, au contraire, produisent plus difficilement des huiles fines.

H. IMBERT.

On nous écrit de Toulon :

Son Excellence l'amiral Rigault de Genouilly, promu à la dignité d'amiral de France, a arboré ces jours derniers son pavillon au grand mât de la *Ville-de-Paris*. Tous les bâtiments l'ont salué de leur artillerie et des cris répétés de : Vive l'Empereur ! L'enthousiasme, cette fois, n'était point commandé. Les équipages et les états-majors ont témoigné par de chaleureuses acclamations la vive et universelle sympathie dont on a toujours su entourer, en Crimée comme en Chine, l'heureux et hardi marin récompensé aujourd'hui par Sa Majesté. Un tel choix est d'un heureux augure pour l'avenir maritime de la France. C'est le sentiment dont Son Excellence a retrouvé une éloquente expression dans l'accueil si cordial et si empressé qui lui a été fait, au moment de son arrivée à terre, par le vice-amiral comte Bouët-Willamez, accompagné de quatre ou cinq cents officiers placés sous ses ordres. C'est un noble et touchant spectacle donné dans les hautes régions de la hiérarchie militaire, par ces deux chefs éminents également populaires, également dignes de se comprendre et de s'estimer.

La *Revue des Eaux* contient les lignes suivantes au sujet du théâtre de Hombourg :

Le théâtre de Hombourg représentera samedi prochain un opéra inédit de notre collaborateur A. Malibran.

Qu'on nous permette de donner quelques détails sur une œuvre qu'on sera bientôt à même d'apprécier et d'applaudir.

Il s'agit d'un opéra en un acte, intitulé *les Sabots de la marquise* et dont les paroles sont dues à MM. Michel Barbier et Carré, deux spirituels librettistes, comme chacun sait.

Si les *Sabots de la Marquise* n'ont jamais été éclairés par les feux de la rampe, ils l'ont du moins été par les lustres des élégants salons de M. Jordan, un des plus riches et, qui plus est, des plus intelligents financiers de notre ville.

Ajoutons que c'est sur des instances bienveillantes que notre collaborateur s'est chargé d'écrire la partition.

Inutile de dire qu'elle a ravi, charmé les oreilles des quelques privilégiés qui ont eu la bonne fortune d'assister aux trois auditions, car il y en a eu trois, ce dont les auditeurs ont eu à se féliciter au moins autant que le compositeur.

Mais voilà que les *Sabots de la marquise* — des sabots de marquise, comme ce doit être menu et coquet ! ont voulu, malgré leur exigüité, faire un voyage de par le monde, et ils ont si bien trotté qu'ils ont déjà gagné Hombourg, leur première étape.

Le bruit court qu'ils ont l'intention, si Hombourg leur est propice, d'aller beaucoup plus loin.

Ils en sont bien capables, surtout si, comme samedi, A. Malibran se charge de diriger... leurs pas.

LETTRÉ PARISIENNE

Je laisse passer les bruits de la tribune aux harangues, pour vous envoyer les joyeux échos de la vie des salons.

Je dis joyeux échos, parce que nous sommes en plein carnaval, et qu'on n'entend parler partout que de bals et de soirées.

Les bals se multiplient; le carnaval est court, et, pour retrouver son compte, le plaisir agit comme le travail, quand il est pressé; il fait double besogne, et prodigue en trois semaines les fêtes qui durent ordinairement plus d'un mois.

Nos bals mettent plus à la mode que jamais les cotillons qui eurent déjà, l'hiver dernier, une vogue bruyante qui se répandit partout. Vous savez ce que c'est que le cotillon : c'est un composé pittoresque de toutes les autres danses, un interminable exercice que l'électisme a probablement inspiré. Le plus vif attrait du cotillon naît de la verve avec laquelle il est conduit. Aussi, un bon conducteur de cotillon est-il aujourd'hui un personnage important. Il est vraiment le roi de la fête, et l'entrain du bal redouble dès qu'on annonce aux danseurs intrépides leur merveilleux conducteur.

Nos danseurs et nos danseuses de cotillons me prendront probablement pour un misanthrope, mais je suis homme à soutenir, en plein cotillon, que la danse s'en va. La danse pouvait avoir son importance quand elle entraînait, pour une bonne part, dans notre éducation; quand Louis XIV dansait majestueusement sur un théâtre, en présence

de toute sa cour; quand on s'écriait en s'extasiant : « Que de choses dans un menuet ! »

Rappelez-vous les Grecs. Voilà un peuple qui comprenait et qui pratiquait la danse. Il avait la danse sacrée, la danse noble, la danse armée. La danse joyeuse, autant de genres qui comprenaient des espèces différentes : l'orchestique, la sphéristique, la cybistique, les corybantes, les dactyles, la dionisiaque, la callinique, l'hormus, la pyrrhique, l'énothienne, la gymnopédique, la cordace, la sicinnis, etc. A la bonne heure ! voilà des gens qui faisaient bien les choses, et qui, par amour de l'art, élevaient la danse au rang des Muses !

Trouvez donc chez nous quelque chose à comparer à un art si magistralement compris. La grâce, qui est toute la beauté de la danse, pouvait se retrouver là tout entière. Mais cherchez donc la grâce, je vous prie, dans le tumulte du galop, dans la course au clocher d'un cotillon ?

Ah ! la grâce ! Elle était naguère le complément obligé de toute bonne éducation. On disait d'un homme bien élevé qu'il avait sacrifié aux Grâces. Mais il s'agit bien de sacrifier aux Grâces, aujourd'hui ! Ecoutez les conversations qui coupent les figures d'un quadrille :

— Dieu ! quelle musique dansante !... A propos, baron, c'oyez-vous à la hausse ou à la baisse pour le mois prochain ?

— Ah ! Madame, les cartes sont bien brouillées, et vous connaissez le proverbe : *Cartes inconnues, jeu difficile*.

Vis-à-vis, c'est, en d'autres termes, la même histoire; écoutez :

— En vérité, Monsieur, j'ai dû vous avouer que je vous sais gré de m'avoir demandé ce quadrille.

— Comment donc, Madame, mais je suis trop heureux d'avoir obtenu de vous l'honneur de cette première contredanse.

— Eh bien ! profitons-en pour en venir au fait. J'ai un avis à vous demander, et vous autres banquiers, vous êtes vraiment inabordables...

— Parlez, Madame.

— Voici, Monsieur. On me dit depuis quelque temps que le Crédit mobilier est en baisse. Faut-il en vendre ?

— Ah ! Madame, que me demandez-vous là. Le Crédit mobilier, c'est le ballon Nadar; il n'est jamais plus près de remonter que lorsqu'on le voit toucher terre.

— Ah ! mais, j'oubliais !... A nous, Monsieur !... *Pastourelle*...

Sur un autre côté, c'est encore la même chose, comme vous pouvez en juger.

— Avez-vous lu le *Moniteur* ?

— Non, Madame; pourquoi ?

— Pour l'emprunt. Un résultat splendide : quatre milliards huit cent millions de souscription. Je vais en acheter, qu'en pensez-vous ?

— Les autres emprunts ont donné des bénéfices aux souscripteurs; j'espère que celui-ci donnera le même résultat.

Et ainsi de suite, sur toute la ligne. Les diners, les bals, les soirées, les foyers de théâtre ne sont ainsi que d'élégantes succursales de la Bourse. Ne parlez donc plus de goût, de grâce et d'art; suivant le mot de Beaumarchais, le trois pour cent est devenu le fond de la langue.

Il est impossible de ne pas constater chaque jour l'empire toujours croissant qu'exercent aujourd'hui les préoccupations d'argent. Vous savez que, il y a quelque temps, un projet soumis au Crédit mobilier proposait de créer le Crédit intellectuel. Le projet fit assez de bruit, et il n'en pouvait être autrement. Jeter ces deux mots, *Crédit intellectuel*, dans le monde de la littérature et du journalisme, n'était-ce pas mettre, d'un seul coup, en branle tous les carillons de la publicité ?

Et, en effet, l'on s'en allait disant qu'après tant d'établissements de crédit sans caisse et de caisses sans crédit, l'idée du crédit intellectuel n'était pas plus impraticable qu'un autre. Et l'on rappelait la loi de la propriété littéraire, et toutes les institutions protectrices que cette propriété avait fait naître. Le crédit intellectuel paraissait le complément obligé de la propriété intellectuelle.

Et bien ! l'on m'affirme que ce mirage évanoui va reparaitre à l'horizon. Une société de capitalistes, de banquiers et de libraires songerait à ressusciter ce projet mort-né. Les pays de l'imagination sont peuplés de chimères !

Etrange sollicitude de notre siècle ! L'intérêt nous domine tellement que, dans le domaine de la pensée, c'est encore lui qui s'impose souverainement à notre esprit. Autrefois on ne pensait qu'à l'œuvre, sans se soucier nullement de sa valeur matérielle et de son crédit. Corneille, Racine et Molière auraient bien ri de l'idée du crédit intellectuel. Ils aimaient mieux créer *Polyeucte*, *Athalie*, le *Misanthrope*, et faisaient bon marché de leurs droits de propriété.

Aujourd'hui nous disons : la propriété avant tout ! Nous ne voulons plus de ce protectorat qui mettait, au siècle dernier, les arts et les lettres sous la main des Mécènes grands seigneurs. M^{me} de Tencin, qui nommait les savants de sa compagnie sa *ménagerie*, nous paraît une impertinente. M^{me} Geoffrin, qui envoyait des *culottes*, du *sucre* et du *café* aux hommes de lettres de ses amis, nous semble plutôt avoir humilié que protégé la littérature. Dufresny, épousant sa blanchisseuse pour payer ses dettes, nous paraît avoir poussé trop loin la philosophie du mariage d'argent.

Et pour rendre aux lettres leur dignité, leurs droits et leur éclat, il y a des gens qui font appel aux ressources de l'escompte et du crédit ! Le guichet de la Banque serait chargé d'alimenter l'inspiration des écrivains ! Encore une source de nouveaux mécomptes et de faux calculs. C'est prendre l'intelligence par ses côtés bas et vulgaires. Il faut élever l'esprit, et non l'alléger par des questions d'appétits grossiers. C'est d'en haut que vient la lumière. *Erectos ad sidera tollere vultus !*

Cette vie, bien souvent besogneuse des gens de lettres, fournit mille anecdotes piquantes. En voici une qu'on racontait devant moi, dans une soirée :

C'était en 1827. M. Charles Nodier rentrait un jour chez lui, les mains vides, après avoir promis de rapporter une somme assez rondelette. L'accueil qu'il reçut se ressentit de sa pénurie. M^{me} Nodier fit entendre des réminiscences et des plaintes. Le doux et charmant auteur de la *Fée aux miettes* aimait, par dessus tout, sa tranquillité intérieure.

Pour obtenir la paix et consoler M^{me} Nodier, notre écrivain, qui était un fin conteur, raconte une histoire curieusement imaginée, qui le faisait créancier de M. Laffitte pour mille écus.

— Comment ! s'écrie M^{me} Nodier ! mille écus ! Mais c'est le Pérou pour le moment. Va vite les chercher.

— Oh ! non, c'est impossible, répond M. Nodier, heureux au fond de lui-même de voir M^{me} Nodier consolée. Il y a un compte à régler, mais il se réglera.

M^{me} Nodier se tut. Elle avait son plan.

Le lendemain, elle sort, et un quart d'heure après elle était dans le cabinet de M. Laffitte. Elle s'excuse de ne pas attendre le règlement du compte de son mari, mais des paiements qu'elle ne peut reculer l'obligent à prier M. Laffitte de ne pas reculer plus longtemps le paiement des mille écus qu'il doit.

M. Laffitte sourit et comprend aussitôt le fond de l'histoire. Il appelle un de ses caissiers :

— Comptez à M^{me} Nodier mille écus, dit-il, et débitez en mon compte personnel.

M^{me} Nodier remercie, prend les mille écus et revient triomphante.

— Vois, dit-elle à son mari, combien ta timidité est déplorable ! J'ai vu M. Laffitte, moi, et tout aussitôt il a consenti à régler avec moi. Voici les mille écus.

Jugez du bond que fit M. Nodier ! Il accourt, lui aussi, chez Laffitte, pour reconnaître la dette qu'involontairement il a contractée.

N'en parlons plus, dit le célèbre banquier. Cette anecdote vaut deux fois mille écus.

On nous écrit de Paris :

Savez-vous comment s'habille, depuis hier, pour aller au bal, cette fée coquette qui s'appelle une Parisienne ? Elle met d'abord autour de sa fine taille une jupe de tulle blanc très-légère, très-vaporeuse; puis,

sur ces flots d'écume... devinez? Un habit d'incroyable.

C'est incroyable, certes! et j'avoue que si je ne l'avais pas vu, je dis vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu, je ne l'aurais jamais inventé. Voici la description de ce nouveau corsage de bal, très-bien porté, comme on dit, et dont j'ai rencontré plusieurs échantillons dans une soirée très-brillante et de très-bonne compagnie.

C'est un habit, un véritable habit en velours, ordinairement ponceau ou vert; très-décolleté, comme de raison, il s'évide et s'arrondit au-dessous de la ceinture, dessine les hanches, serre la taille et laisse flotter par derrière deux énormes basques qui battent le bas de la jupe, comme la queue de morue battait les talons des beaux du Directoire.

Le desinit in piscem n'est plus une fiction mythologique.

Et voilà cependant où les gilets et les faux cols, les postillons, les bottes et les casquettes ont amené nos merveilles.

Est-ce joli? me direz-vous.

On me l'a déjà demandé, et j'ai répondu sans hésiter: « C'est charmant, Madame. »

A pareille question, je ne connais pas, en vérité, d'autre réponse! Si! il y a une variante qui vous fera bien vite une incontestable réputation d'homme de goût et d'esprit; au lieu de: c'est charmant, dites: c'est adorable!

On devrait appeler les fêtes de l'Hôtel-de-Ville les Mille et une Nuits de M. le préfet de la Seine.

Ce ne serait pas une métaphore: ces magnifiques galeries si bien appropriées aux danses, ce luxe de dorures, de fleurs et de lumières, cet orchestre magique, ces toilettes et ces habits constellés de pierreries, tout, jusqu'aux riches costumes de quelques étrangers de distinction, concourt à donner à ces brillantes réunions un caractère exceptionnel d'éclat et de féerie.

Tous ces groupes de toilettes échelonnés sur les marches bordées de fleurs et d'arbustes, sur les paliers transformés en parterres, charment l'œil qui les suit et l'esprit qui évoque les belles promeneuses de Watteau et d'Isabey.

Le bal de l'autre nuit a été plus animé et plus brillant encore que le premier.

En entrant dans les galeries et dans les salons, c'était comme un éblouissement, un aveuglement causé par une profusion de diamants: elle qu'on eût dit des feux d'artifice s'échappant en soleil, en gerbes, en aigrettes de tous les fronts, de tous les cous, de toutes les poitrines.

Il y avait là sur les habits des hommes presque autant de croix et de décorations que de bijoux aux corsages des femmes. Le corps diplomatique s'y trouvait tout entier. On y remarquait beaucoup de hauts personnages et dignitaires de l'Empire: M. Mocquard, M. Dupin, M. le duc de Persigny, M. Delangle, un grand nombre de membres du Sénat, du Corps législatif, du Conseil d'Etat, de la cour de cassation, de la cour impériale, de l'Institut.

M^{me} Haussmann a fait les honneurs de la soirée avec cette affabilité exquise et souriante que chacun lui connaît. Mise en véritable maîtresse de maison, — robe de satin rouge, tempérée par une tunique de tulle blanc, coiffure de velours, simple parure de rubis mélangés de brillants, elle s'était délicatement éclipsée pour laisser les invités briller autour d'elle.

M^{lle} Haussmann était tout en blanc et scintillait comme une étoile.

Une jeune Anglaise, lady P..., portait, avec beaucoup d'aisance, une robe bizarre et un peu fantastique, malgré sa grande simplicité, une robe de satin à larges raies et alternées blanches et noires: c'était la magicienne du bal; pour coiffure, une rose blanche et ses longues anglaises chatoyantes; au cou, un médaillon attaché au bout d'un fil d'or, ce qui a été fort critiqué, je ne le cache pas à la jolie et gracieuse insulaire: sa toilette étant donnée, une Parisienne eût suspendu le souvenir à un léger ruban de velours, peut-être à une frêle tresse de cheveux.

On a beaucoup remarqué cinq Persans, portant chacun un soleil au milieu de la poitrine (l'ordre du Lion et du Soleil). Ils parcouraient ensemble les salons, sans plus se quitter que les anabaptistes du Prophète.

Voici comment un de nos correspondants de Paris apprécie les résultats de la souscription à l'emprunt de 300 millions que vient de faire le gouvernement français:

On peut certainement affirmer que, depuis huit jours, l'emprunt a fait entrer la rente plus que jamais dans toutes les conversations. Constatons rapidement quelques faits importants qui intéressent cette opération financière.

Les emprunts par souscription publique ont eu deux résultats caractéristiques. En premier lieu, ils ont affranchi l'Etat de la tutelle des banquiers; en second lieu, ils ont fait pénétrer, par la diffusion de la rente française, les titres de la fortune mobilière dans toutes les petites bourses.

Le premier avantage n'est point à dédaigner. On sait que les emprunts, par adjudication, ne donnaient le plus souvent à l'Etat qu'une partie du capital que le Trésor reconnaissait avoir reçu. Sur 100 francs, l'Etat ne recevait que 60, 80, 90, 95 fr., suivant le crédit qu'on lui accordait.

C'est, sans doute, à ces pratiques et à beaucoup d'autres, que les banquiers durent la vieille épigramme que les banquiers soutenaient un Etat comme la corde soutient un pendu.

La statistique a calculé les pertes éprouvées par le Trésor par ce système d'emprunt. De 1814 à 1838 seulement, la France a reconnu ainsi 700 millions de plus qu'elle n'a réellement perçu. En Angleterre, un historien a calculé que, depuis 1772 jusqu'en 1816, la perte du Trésor a été de plus de 4 milliards. Ces chiffres sont éloquentes.

En second lieu, le système de l'adjudication publique produit l'éparpillement de la rente, qui va ainsi se disséminant sur toute la surface du pays. La fortune mobilière, comme la fortune immobilière, arrive par cette opération à l'universalité des citoyens. Une statistique dressée au ministère des finances élève la fortune mobilière de la France au chiffre de 40 milliards, et cette masse formidable de titres et de valeurs s'appuie de cette manière sur le crédit et la fortune de toute la France. Les 542,000 souscriptions du dernier emprunt disent assez que ce système représente, en réalité, le crédit divisé à l'infini. C'est la démocratie qui vient, à son tour, s'inscrire sur le grand-livre de la dette publique!

On lit dans une correspondance de Saint-Petersbourg:

Savez-vous quel était, la semaine dernière, dans la capitale de la Russie, l'événement du jour? Ce n'était ni la Pologne, ni même le Holstein: c'était la coiffure d'une grande dame russe, bien connue dans la haute société parisienne, M^{me} Rinsky Gortchakoff, qui, à la soirée de l'ambassadeur d'Italie, M. Pepoli, avait eu la pensée originale de faire transformer sa magnifique chevelure en oiseau d'or, tout resplendissant de pierreries, et dont la queue, formée d'une gerbe de cheveux, retombait sur les épaules de la noble dame.

CHRONIQUE BELGE.

Bruxelles, le 2 février 1864.

Le pays est toujours en mal de ministère. Le parlement étant divisé en deux partis qui se balancent et se neutralisent, on conclut à la nécessité d'un ministère d'affaires.

Le récent séjour du roi dans son magnifique domaine d'Ardenne a été, pour les habitants de cette pittoresque localité, une véritable fête.

Il était temps que le fusil du roi vint faire justice des loups, ces bandits à quatre pattes qui régnaient en paix dans les bois de Bricquemont et d'Ardenne. Ces messieurs avaient pris l'habitude de manger du chevreuil à tous leurs repas, les lièvres et les lapins leur servaient de hors-d'œuvre. Il a suffi de deux battues pour faire passer les loups sous le fusil du roi.

Des témoins oculaires, qui ont assisté à ces chasses qui éreinteraient les jarrets des chasseurs de plaines, sont restés stupéfaits en voyant la verdure d'allures, la fermeté et la vigueur de jarret que déploie le roi dans ces fouillis de roches, de pentes, d'arbres entrelacés, de racines, de ronces qui vous tiennent aux jambes comme des pièges à loups.

Sa Majesté a également abattu deux chats sauvages. On sait que le chat sauvage, dans les Ardennes, atteint souvent l'énorme taille de 70 à 80 centimètres de long. Ces petits tigres ardennais ne sont rien moins que bons coucheurs, et il est prudent de se tenir hors de portée de leurs griffes, même lorsqu'ils ont les reins brisés par un coup de fusil.

Puisque je vous parle de l'Ardenne, je ne puis oublier de vous signaler l'apparition d'un excellent livre intitulé: LE VAL DE L'AMBLEVE, *histoires et scènes ardennaises*, par M. La Garde. Ce délicieux recueil d'histoires et de scènes ardennaises, qui est arrivé à sa seconde édition et qui est déjà traduit en allemand, en italien et en anglais, mérite à tous égards de fixer l'attention des amis des beaux et bons livres.

Il s'est formé à Bruxelles, il y a six mois, un comité qui a pour but de rendre aux personnes qui en acceptent le patronage, le voyage de Belgique à Rome plus agréable, plus instructif et moins dispendieux et d'augmenter ainsi le nombre de ceux qui vont voir la capitale du monde chrétien.

Un premier voyage d'essai a eu lieu au mois de septembre dernier, et il s'est accompli à l'entière satisfaction de ceux qui en faisaient partie. Accueillis à Rome avec une véritable affabilité, ils y ont joui de toutes les facilités possibles pour en visiter les monuments et les environs: ils ont vu Naples, le Vésuve et Pompéi, Livourne, Pise, Gènes et Turin, et ont traversé au retour la Suisse et l'Allemagne; cependant, le chiffre de tous leurs frais de voyage et de séjour n'a pas atteint 750 fr.

Un nouveau départ aura lieu vers l'époque de la semaine sainte. La durée du voyage sera d'un mois, le séjour à Rome de vingt jours.

C'est un jésuite belge, le R. P. Pruvost, professeur d'histoire ecclésiastique à Louvain, qui vient d'obtenir la médaille d'or à la Société impériale des Sciences de Lille avec son livre qui a pour titre: *Histoire des seigneurs de Tourcoing*.

Les érudits en musique vont être mis en émoi. M. Vanderaeten a découvert aux archives du royaume un catalogue manuscrit, comprenant, entre autres indications précieuses, une centaine de compositions inconnues aux musicographes. La plupart appartiennent, paraît-il, à des maîtres du xvi^e siècle, et il en est de très-importantes qui concernent l'histoire musicale de la Belgique. Ce curieux catalogue vient d'être publié, avec des annotations, dans la dernière livraison du *Messenger des sciences historiques*, de Gand. Il forme le 7^e chapitre d'un grand travail intitulé: *La Musique aux Pays-Bas avant le xix^e siècle*.

Un magnifique essai de reproduction en fac-similé par photographie (procédé Asser et Toovey) vient d'être fait avec le rarissime recueil de poésies latines d'Erasmus, *Silva Carminum*, que possède M. Arnold, libraire à Bruxelles. Ces épreuves sont d'une frappante identité, et celles qui ont été tirées sur papier ancien véritablement tromperaient l'œil le plus exercé. Chaque reproduction est précédée: 1^o d'un fragment de carte tiré d'un précieux atlas exécuté dans le dernier quart du xvi^e siècle, et représentant le coin de terre où Erasmus passa la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse: Souda et Steyn; 2^o d'une savante préface, due à la plume de M. Ruelen, et retraçant en détail les premières années de la vie littéraire du grand polémiste; 3^o d'une notice biographique sur les productions rares et introuvables d'Erasmus. On y lit que trois exemplaires seulement de l'opuscule *Silva Carminum*, dont un incomplet, sont parvenus jusqu'à nous. Comme les épreuves en photographie n'ont été tirées qu'à petit nombre, il est à présumer que bientôt elles seront aussi introuvables que les exemplaires originaux.

J'ai promis de vous parler de M^{lle} Carlotta Patti, et je tiens ma promesse. Lorsqu'on fait retentir tous les clairons de la réclame pour annoncer l'arrivée d'un artiste, souvent on a l'avantage de recueillir d'énormes recettes. Mais l'avantage pécuniaire est accompagné d'un inconvénient. C'est que l'artiste en faveur duquel on a épuisé tout le vocabulaire laudatif a bien de la peine à étonner son auditoire qui, comptant sur la renommée du sujet, n'attend plus que merveilles et prodiges.

M^{lle} Carlotta Patti qui, à Bruxelles et à Anvers, a fait un *fiasco*, je dirai presque complet, a mieux réussi à Liège, où elle a su justifier sa réputation.

Sa voix est d'une pureté rare, et ses intonations sont d'une justesse remarquable. Toutefois M^{lle} Patti ne nous a pas abreuvés aux sources pures et saines de l'art.

Quant à ses dons naturels, on ne peut le méconnaître, ils ont des côtés saisissants. Sa voix, à laquelle man-

sirer — sa voix est faite pour gravir à chaque instant les échelons de l'octave suraiguë. Ces ascensions se font sans cris, sans que l'organe perde jamais rien de sa belle qualité cristalline. Il y a dans cette voix quelque chose de la flûte et de l'oiseau. Elle est claire et brillante; elle fait involontairement songer à la fameuse robe couleur de soleil de Peau-d'Ane.

M. Roger, le chanteur aimé, l'artiste sympathique, qui met un art merveilleux, une habileté sans pareille au service d'une voix où la fatigue et le travail ont laissé leurs marques glorieuses, vient de commencer ses représentations au *Théâtre royal de la Monnaie*.

Il a eu dans *Lucie* des accents irrésistibles; vienne la *Dame blanche*, et son triomphe sera complet.

L'affiche du *Théâtre royal du Parc* s'est mise en frais de gentilleses et de joyusetés. Une *Soirée chez le bénéficiaire* est une joyeuse bouffonnerie anonyme, mais dont le public a deviné la paternité.

La pochade commence par une scène intime très-amusante et qui révèle l'existence d'une grande familiarité entre le bénéficiaire et son domestique. M. Boisselet, tout de noir habillé et de blanc cravaté, est même à la fin obligé de se révolter contre son impudent laquais. Un instant après entrent les invités, dont M^{me} Georges est le personnage le plus gracieux et le plus important.

M^{lle} *Carott a Platti*, que l'on a laissé se rafraîchir dans le corridor, apparaît ensuite. Elle ressemble étonnamment à M^{lle} Anna des Galeries Saint-Hubert. Elle est accompagnée de trois virtuoses mâles à la figure germanique, les célèbres *O.-de-Javelle*, *A-la-Duube* et *Quel-Air-Male*. Alors commence un concert dont je me reconnais incapable de donner la moindre idée.

M^{lle} *Fraîche-Bière*, de Vienne, apparaît enfin sous les traits agréables de M. Laurent. le *Cocodès de Rhotomago*, et je vous laisse à penser ce que ses longues jambes peuvent faire du pas de séduction de *Robert*.

Dans ce ballet étonnant, *Robert* est représenté par l'honorable garde civique de Pohernique, l'admirable Arthur van Kopernolle, dont tout Bruxelles connaît l'esprit surprenant et les grâces aimables.

La soirée se termine par des couplets très-forts, débités gracieusement par les invités.

Il y a tous les soirs foule au *Théâtre des Galeries Saint-Hubert*, au *Cirque* et dans nos différents Casinos.

Les bals et les soirées particulières en grand nombre qui se donnent cette année sont bien suivis. Nous avons

eu rarement une saison d'hiver plus brillante par les plaisirs.

GEORGES HENRY.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 29 Janvier au 5 février 1864

ST-REMO. b. *St-Laurent*, c. Gazollo, briques.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 FINALE. b. *Acqua Santa*, c. Valgelata, charbon.
 ANTIBES. b. *Conception*, c. Ginocchio, en lest.
 VINTIMILLE. b. *Solferino*, c. Sibono, planches.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest.
 NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, m. d.
 MENTON. b. *Acqua Santa*, c. Benvenuto, en lest
 NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, m. d.
 VINTIMILLE. b. *Vintimille*, c. Pisan, m. d.
 ID. b. *St-Jean*, c. Sibono, planches.
 NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, sur lest.
 ID. b. *St-Antoine*, c. Giaume, charbon.
 MENTON. b. *Daniel*, c. Sanson, en lest.
 NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, en lest

Départs du 29 Janvier au 5 février 1864.

NICE. b. *St-Laurent* c. Gazolo, sur lest.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 FINALE. b. *Acqua Santa*, c. Valgelata, en lest.
 ID. b. *Conception*, c. Ginocchio, id.
 NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, en lest.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.
 ID. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
 CETTE. b. *Acqua Santa*, c. Benvenuto, en lest.
 NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, id.
 ID. b. *Vintimille*, c. Pisan, m. d.
 ID. b. *St-Jean*, c. Sibono, en lest.
 ID. b. *St-Antoine*, c. Giaume, id.
 MENTON. b. *Daniel*, c. Vensan, citrons.
 NICE. b. v. *Solferino*, c. Sturlese, en lest.

AVIS.

Les voitures qui vont de Menton à Nice passent à La Turbie: à 7 h. du matin; à 9 heures du matin; à 4 h. 1/2 du soir.

Bulletin Météorologique du 31 janvier au 6 février

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHERIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
31 janv.	8	10	9	beau	nul.
1 février	5	9	9	id.	id.
2	9	13	14	id.	id.
3	11	14	14	id.	vent.
4	10	14	15	id.	id.
5	10	14	14	id.	id.
6	9	12	13	pluie	id.

HOTEL DE LA VILLA DE LA GROTTÉ

A Vendre ou à Louer en totalité.

S'adresser à M. Marquet, à Monaco.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

A 8 heures du soir dans la salle de Bal,

SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

PROGRAMME

Hoczeitmarch (fragment du songe d'une nuit d'été) MENDELSSOHN.
 Valse de Kroll LUMBYE.
 Ouverture de l'opéra romantique *Die Felsenmühle* (le moulin des rochers) REISSIGER.
Miserere, du *Trovatore* VERDI.
Poète et Paysan, symphonie SUPPÉ.
Armen-Ball, polka STRAUSS.
Galop-Champagne ALBRECHT.

MONACO 1863. — Imprimerie du Journal de Monaco.

OMNIBUS

FAISANT LE SERVICE ENTRE

MONACO ET MENTON.

Bureau: { à Monaco, rue de Lorraine.
 à Menton, hôtel des Quatre Nations.

Départs de Monaco à 8 h. — Départs de Menton à 11 h.

BAINS DE MER DE MONACO.

SERVICE RÉGULIER EN VOITURE

Départ de Nice. 10 heures du matin.
 — de Monaco 8 id.

Bureau à Nice, boulevard du Pont-neuf, à côté du *Café de l'Univers*.
 A Monaco, place du Palais.

HOTEL

ET

RESTAURANT DE RUSSIE

A MONACO

TENU PAR H. MAUREL.

GRANDS & PETITS APPARTEMENTS

Prix modérés.

PLACE DU PALAIS.

BAINS DE MER DE MONACO. — NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT

BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS

SERVICE HYDROTHERAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR: Le matin, sur la plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES. — PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.
 — Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.
 De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, boulevard du Pont-Neuf, à côté du café de l'Univers.
 A Monaco, place du Palais.